

Le rapport à la langue contemporain: éléments de réflexion pour un concept

Sophie Staius

Université de Franche-Comté – Besançon, France

Résumé

On postulera que « le rapport à la langue » est un produit historique et social, en vue de compléter, voire de nuancer des analyses sociolinguistiques du « rapport à » qui négligent encore trop cet aspect historique. Le concept de « rapport à la langue » peut en effet se construire – et c’est sa valeur opératoire qui devrait prouver l’intérêt de l’artefact proposé – autour de trois dimensions: une dimension épistémique (les idées modernes sur la langue), une dimension socio-institutionnelle (le rapport aux autorités normatives) et une dimension pratique (les moules génériques de l’expérience linguistique).

Mots-clé: langue, rapport, dimension épistémologique, dimension pratique, dimension socio-institutionnelle.

Abstract

We will postulate in this paper that “the relation to language” is a social and historical product to be completed, we will see the nuances of sociolinguistic analysis of the expression “relation to” which still much neglect this historical aspect. The concept “relation to language” can actually build itself – and its operatory value is what should prove the interest of proposed artifact – around three dimensions: an epistemological dimension (modern ideas about language), a socio-institutional dimension (the relation to the normative authorities) and a practical dimension (the generic frames of linguistic experience).

Keywords: langue, rapport, epistemological dimension, practical dimension, socio-institutional dimension.

Prenons le risque de l'adjectif « démocratique », aujourd'hui tant galvaudé qu'il en devient presque inutilisable. Prenons le risque d'inscrire la réflexion sur ce qu'on appelle communément « le rapport à la langue » dans ce débat aujourd'hui assez ancien déjà sur la créativité démocratique: qu'on me permette à l'échelle d'un article d'être un peu allusive.

La question de l'expérience linguistique contemporaine qui trouve à se dire en général dans l'expression commune d'inspiration philosophique de « rapport à la langue » pourrait bien, en effet, se trouver entraînée dans la tourmente théorique issue des années quatre-vingt qui voit le retour vers l'empirique, le réel, le vécu, l'individu¹. Mais le contexte est plus précis: il faut compter également avec le courant philosophique qui souligne l'inventivité sociale à l'œuvre dans l'histoire (*L'invention démocratique* de Lefort), les capacités créatrices du sujet (la vogue tocquevillienne, la préface de Marcel Gauchet aux écrits de Benjamin Constant, par exemple, les écrits de Luc Ferry et d'Alain Renaut). Les liens entre langue et histoire, repensés grâce à ce climat général de réflexion sur l'idée démocratique et sur le thème largement documenté maintenant de la créativité historique pourraient se dire de la manière suivante: il existe quelque chose comme un sujet parlant moderne qui est à la fois déterminé et producteur; un sujet parlant qui a une façon de parler et de faire évoluer la langue qui est le produit de l'histoire et en particulier d'une situation socio-politique (démocratique) mais qui également fabrique cette situation historique. Tombant peut-être sous le joug de « l'illusion anthropologique », l'on pourrait dès lors chercher à définir ce sujet parlant moderne, non strictement déterminé mais caractérisé par un ensemble d'idées, de pratiques, de sentiments qui produisent des conceptions du monde, elles-mêmes productrices du réel (un sujet idéologique si l'on veut mais dans un sens non althussérien).

Il n'est pas possible ici de défendre ici cette hypothèse anthropologique, pourtant largement corroborée par des analyses philosophique, littéraires et linguistiques convergentes, mais l'élément central de cette anthropologie tient dans le concept très impur de « rapport à la langue » qui intéresse particulièrement les sciences humaines d'aujourd'hui. On peut, dès lors, s'intéresser plus spécifiquement à cette idée dans la perspective qui est la nôtre: le sujet parlant moderne, qu'on dira « démocratique », en dépit du discrédit qui pèse sur le mot se définit avant tout par un rapport à la langue contradictoire — Valéry caractérisait l'homme moderne par le

1 Qu'on lise par exemple sur ce chapitre la périodisation des théories de l'articulation entre langue et histoire proposée par exemple dans la préface de Denise Maldidier à *L'inquiétude du discours de Michel Pécheux*, Editions des Cendres, 1990.

désordre et l'incohérence, comme Musil ou Jünger, un rapport fait à la fois de responsabilité et d'irresponsabilité, de délinquance et de créativité.

L'intérêt de la linguistique anthropologique que nous esquissons est d'amener au moins à réfléchir au régime d'historicité requis par les questions de langue les plus brûlantes particulièrement l'enseignement de la langue, en acceptant le détour par l'histoire longue; de mettre en suspens la posture immédiatement évaluative pour éviter les effets de position; de risquer une recherche théorique — qui à terme donne du sens aux observations empiriques; de construire cette théorie en articulant le social, le politique, le linguistique, le littéraire. La notion non normative qui résume cette recherche est celle de « rapport moderne à la langue », notion très simple au demeurant mais qui, sans être abandonnée à l'intuition, demeure assez vague, en dépit de conceptualisations existantes². Ce rapport à la langue n'est pas fait uniquement, loin s'en faut, de délinquance comme le laisserait supposer une lecture un peu rapide de notre modernité : il ne s'agit pas de dire que la langue s'appauvrit parce qu'elle est mise à mal par une masse insoucieuse des normes et décidée à dilapider l'héritage. Une enquête un peu plus large sur les terrains de la philosophie politique, de la linguistique et de la littérature devrait montrer que le sujet parlant démocratique est tout sauf un usager indiscipliné sans cervelle.

2 L'idée de rapport à la langue est plus intéressante que celle de langue démocratique, en effet, pour comprendre notre modernité. Elle permet de répondre d'emblée à la critique des linguistes qui disent: « quand vous parlez de langue — qui meurt — en réalité vous parlez de la parole. La langue va bien, il y a toujours autant de mots, mais l'usage change, une provocation rhétorique travaille la langue — les jeunes coupent les mots par apocope, changent l'ordre des syllabes...- ce qui n'est pas la même chose ». Il faut en effet distinguer langue et parole, langue et rhétorique: parler de « rapport à la langue » déplace la question du côté de l'usage et ne préjuge en rien de l'appauvrissement de la langue. Plus précisément, la question se déplace vers l'intériorité du sujet parlant pour tenter de saisir la manière dont il pense et vit sa langue, saisir ce que Richard Millet appelle son « sentiment de la langue. De plus, l'adjectif « démocratique » postule que l'expérience linguistique a à voir avec les évolutions sociales, suggère qu'il existe quelque chose comme un sujet parlant démocratique modelé par une vie sociale accélérée, autonomisée et diversifiée. Tel est en effet le point de vue qui permet de prendre le phénomène dans toute son ampleur historique, sociale et politique: les évolutions plus spécifiques dans la conception de la langue qui caractérisent notre modernité, par exemple la remise en cause de la notion de système, de l'unité de la langue, peuvent être rapportées à ce fait plus massif qu'est la constitution d'un rapport démocratique à la langue. La tension visible dans le milieu scolaire provient dès lors peut-être de l'opposition entre les contraintes inhérentes au milieu éducatif (normativité, lieu de certitude, capitalisation du savoir...) et l'idéal démocratique de la langue constitutif du « rapport à la langue démocratique ».

LE DEVENIR DEMOCRATIQUE DE LA LANGUE

Disons-le un peu trop abruptement: le rapport à la langue ne peut devenir démocratique et ne peut se dire « démocratique » qu'à partir du moment où s'effondre le paradigme port-royaliste c'est-à-dire le modèle de la grammaire générale, tradition philosophique qui sert au demeurant de fondement à l'enseignement des langues du XVII^e siècle au XIX^e siècle.³

L'effondrement de la grammaire générale suppose l'effondrement de deux idées conjointes: l'idée que la langue est arrimée à la raison et l'idée qu'il existe un rapport fixe entre langue et pensée. A l'idée que la langue est fondée en raison et donc en nature parce qu'elle s'appuie sur les lois universelles de la pensée se substitue progressivement l'analyse de la langue comme produit historique et social. Ce qui suppose: premièrement, que la langue n'est pas fixe mais évolue sans cesse, deuxièmement, que cette évolution est due en apparence aux hasards de l'histoire, à des mutations sociales violentes comme les révolutions ou plus lentes comme le mélange des classes sociales ou la hausse générale du niveau d'instruction, mais en dernière instance, à la volonté des sujets parlants, une volonté obscure que les sciences humaines auront à charge de décrire. L'idée que la langue est fondamentalement en accord avec la pensée laisse place à l'idée que la langue change au gré des besoins et des changements de note société, que le consensus s'établit à partir de lois, essentiellement sociales, difficiles à décrire.

C'est ainsi qu'on peut, par souci de clarté, résumer le changement de paradigme qui opère entre les XVIII^e et le XIX^e siècles, le résultat décrit valant pour le dernier quart du XIX^e, à partir de 1870. Mais l'entrée dans l'ère historico-sociale est lente et très progressive, opérant principale-

Sophie
Statius

204

3 Cette grammaire générale se reconnaît à deux traits principaux bien connus, que nous rappellerons seulement. Premier trait: c'est une grammaire commune à toutes les langues qui vise à énoncer un ensemble de principes auxquels obéissent toutes les langues (pour ensuite expliquer les usages particuliers) — en ce sens le modèle demeure la Grammaire Générale et comparée de Port-royal (1660), modèle suivi par de nombreux grammairiens au XVIII^e siècle qui pensent que l'apprentissage des langues doit suivre des principes et non rester purement mécanique. Second trait: les principes universels auxquels obéissent toutes les langues sont d'ordre logique, ce sont les lois de la pensée. On peut donc décomposer les langues en décomposant d'abord la pensée: l'organisation des mots dans la phrase reflète les catégories et les relations entre catégories existant dans la pensée « l'art d'analyser la pensée est le premier fondement de l'art de parler ». Ainsi par exemple, la pensée se divise en deux catégories: l'objet pensé et la manière dont on le pense; d'où deux classes de mots, les noms et adjectifs d'une part et les verbes d'autre part. Ou autre exemple: l'acte intellectuel fondamental est le jugement qui consiste à affecter une propriété à une chose. Or les propriétés sont représentées par les adjectifs et les choses par les substantifs.

ment par le biais du pédagogique. La lecture de Foucault nous a habitués à penser la fin des grammaires générales comme un processus opérant au début du XIX^e siècle avec les « nouvelles empiricités » mais le positivisme historique n'a pas attendu le XIX^e siècle pour éclore. La thèse magistrale de Daniel Droixhe sur l'historicisme de la pensée linguistique des Lumières⁴, montre la continuité entre le rationalisme classique et la linguistique moderne qui se développe autour de 1850 avec la grammaire comparée. En effet, le siècle des Lumières voit l'émergence conjointe des deux concepts d'historicité et de société qui viennent bouleverser l'ancienne conception statique de la langue marquée par l'idéalisme logique: « Eviction d'une problématique de l'essence et de l'origine par l'existence historique ou fonctionnelle, socialisation de l'interrogation sur le langage: telles sont finalement les grandes directions dans lesquelles paraît se développer (...) la pensée linguistique classique. »⁵

Reste à comprendre le rapport avec le thème démocratique. Daniel Droixhe montre que cette conception plus sociale de la langue qui se développe au XVIII^e siècle, rend possible l'analyse du langage comme Démocratie. Condorcet va dans ce sens tout en restant fidèle à un idéal rationaliste, Michaelis développe plus nettement l'idée dans le sens d'une plus grande place laissée à l'histoire comme principe de normativité. Dans les dernières pages de *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794), Condorcet rêve d'une langue universelle créée pour les besoins de la démocratie, langue anti-élitiste apprise par tous qui permettrait l'accès à toutes les sciences. L'historicité linguistique, soulignée par Condorcet est présentée comme un obstacle à l'égalité car les élites sont seules à connaître les mutations du langage et usent de leurs connaissances étymologiques contre le peuple. Ainsi, l'idéalisme linguistique de Condorcet n'exclut pas un certain historicisme, et témoigne d'une grande sensibilité à l'inégalité linguistique: le rêve d'une langue idéale repose sur une analyse politique et sociale de la réalité linguistique et constitue ainsi une voie d'accès vers le XIX^e. Mais plus proche encore de l'historicisme moderne et d'une conception proprement démocratique de la langue, la pensée de Michaelis fait de l'histoire un principe de régulation en rapprochant Démocratie et Etymologie: « Le langage est un Etat Démocratique: le Citoyen savant n'est point autorisé à abolir un usage reçu avant qu'il ait convaincu toute la nation que cet usage est un abus », « On ne saurait croire combien

4 Daniel Droixhe, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800), rationalisme et révolutions positivistes*, Droz, Genève-Paris, 1978.

5 Ibid.p. 29.

de bonnes choses sont contenues dans l'Étymologie. Elle est un trésor de bon-sens: elle renferme des vérités qui échappent à la plupart des philosophes, et qui illustreront un jour le philosophe qui en fera la découverte sans que lui-même soupçonne que depuis un tems immémorial elles sont dans la bouche de tout le monde. Cela n'est point du tout surprenant. Les langues sont l'amas de la sagesse et du génie des nations, où chacun a mis du sien; Ceci ne s'entend pas seulement des savans, (...) qui après tout sont à peine la centième partie du genre humain. Le simple homme d'esprit y fournit peut-être davantage, et l'homme sans lettres y a souvent d'autant plus de part que ses pensées sont, pour ainsi dire, plus voisines de la nature.»⁶ On retrouve, commun à Condorcet et à Michaelis, le souci de l'égalité linguistique et la mise en évidence du caractère social de la langue, mais Michaelis va plus loin en accordant une dignité à l'étymologie, c'est-à-dire aux variations historiques et sociales de la langue et en proposant un enseignement massif des langues existantes y compris populaires car ses parlars sont des trésors de « bons sens »: on lit sans peine dans ce type d'aperçus une anticipation de la promotion républicaine au XIX^e des patois et dialectes (chez Bréal par exemple).

Il est donc bien connu aujourd'hui, ces deux exemples de Condorcet et de Michaelis avaient pour but de le rappeler simplement- que la conception historico-sociale du langage n'est pas une invention du XIX^e siècle même si ce modèle est promu effectivement par la jeune linguistique du dernier quart et massivement corrélée à la question démocratique. Ce qui importe surtout ici est la chose suivante: la question démocratique est amenée par la question de l'histoire, cette liaison perdurera dans le vitalisme linguistique qui constitue l'expression moderne du rapport démocratique à la langue.

Sans doute faut-il joindre à l'analyse des discours théoriques, des références plus précises à l'histoire proprement dite: le traumatisme révolutionnaire constitue un facteur important dans la crise du modèle traditionnel port-royaliste dans la mesure où l'on assiste à un profond bouleversement de la langue existante. D'où le sentiment, chez Tocqueville, d'un socle effondré: il raconte dans ses Souvenirs son effroi devant le jargon des montagnards qui ne ressemble à rien de connu. La société d'après la Révolution a perdu sa langue, a perdu la langue: « On a touché à la langue » écrit Philippe Dufour dans un essai sur la pensée linguistique du XIX^e siècle⁷. Il

6 *De l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions*, traduit de l'allemand, cité par Droixhe, op.cit. p. 375.

7 Philippe Dufour, *La pensée romanesque du langage*, Paris, Seuil, 2004.

voit dans le relativisme qui s'installe après la révolution l'origine de cette réflexion métalinguistique développée par le roman réaliste. La Révolution constitue la fin de l'illusion fixiste, la fin de l'illusion selon laquelle il existe un rapport fixe entre langue et pensée, entre forme et sens. « La Révolution a créé un état de langue énigmatique », écrit Philippe Dufour. La Harpe par exemple le souligne: « Tous les mots essentiels de la langue sont aujourd'hui en sens inverse; toutes les idées primitives sont dénaturées, nous avons un dictionnaire tout nouveau dans lequel la vertu signifie le crime et le crime la vertu. »⁸ La néologie et l'invention de sens nouveaux pour les mots existants installent le relatif dans la langue: la langue a cessé d'être une et indivisible. « La cicatrice de la langue ne se refermera pas »⁹ écrit encore Philippe Dufour, car en 1830, en 1848, il y aura encore mésentente sur les mots.

Cela dit, la norme des révolutionnaires reste la raison. Elle reste possiblement universelle et stable. Le cadre de référence pour la refondation de la langue, c'est encore la grammaire générale qui postule un accord entre langue et pensée fondé sur la raison. Changer la langue, c'est redresser la langue, revenir à cet accord fondamental de la langue et de la raison alors que la langue s'est dévoyée, égarée. La Révolution tend à réaliser une hygiène de la langue. Ce qui advient de fondamentalement nouveau au XIX^e siècle, c'est l'idée que les langues ne sont pas des réalités fondées en raison mais de purs produits historiques et sociaux, le résultat hasardeux de l'évolution. Le siècle de l'histoire est dominé en effet par un « évolutionnisme linguistique » qui impose dans le vocabulaire des sciences du langage le thème de la « vie » des langues et du langage. Ce vocabulaire de la vie est en rapport direct avec la question de l'histoire: le devenir apparemment capricieux des langues mise au jour par la grammaire historique et comparée s'apparente à l'évolution d'un organisme vivant qui naît, croît et meurt. Un évolutionnisme strict inspiré par Darwin a cours en Allemagne (avec notamment August Schleicher) et un évolutionnisme métaphorique s'installe en France entre 1850 et 1920 (dans les écrits de Whitney, Michel Bréal, Gabriel Tarde, Victor Henry, Ferdinand Brunot). De quoi s'agit-il ? Nous le laissons entendre en commençant: le vitalisme, l'idée de vie du langage est l'expression la plus commune de la démocratisation de la langue. L'idée de vie, quand elle n'est pas littérale — c'est-à-dire quand elle n'associe pas la langue à un pur organisme autonome,

8 Dans le *Moniteur*, Juin, 1793, cité par Philippe Dufour, *La pensée romanesque du langage*, op.cit. p. 12.

9 Dufour, op.cit. p. 23.

indépendant de la volonté des sujets parlants — rend compte du devenir historique de la langue dont le sort appartient aux sujets parlants. La vie, c'est la création de l'homme en tant qu'elle obéit à des lois aveugles difficiles à cerner tant elles sont capricieuses et soumises à des conditions circonstancielles toujours fluctuantes: c'est une forme d'activité non pré-déterminée, toujours créatrice.

« La langue vit »: cette idée on ne plus banale, qui fait partie aujourd'hui de nos automatismes de pensée — pas un livre sur la langue ne paraît sans recours à la métaphore vitaliste¹⁰, pas une réforme de la langue qui ne butte sur ce précepte — cette idée est profondément débattue, autour des années 1870 et signifie très exactement ceci: la langue appartient à ceux qui la parlent; elle se transforme au gré de la volonté des sujets parlants. Mais cette volonté est accidentelle, indisciplinée, elle-même soumise aux aléas de l'évolution sociale. En ce sens l'époque démocratique voit les évolutions s'accélérer et s'affoler. Les descriptions de la vie des langues fin XIX^e mettent en évidence les caractéristiques de la volonté démocratique.

Ce premier point tendait donc à montrer que le rapport à la langue démocratique est rendu possible par un bouleversement épistémologique de longue portée qui permet de penser la langue comme le produit de la volonté des sujets parlants. Cette idée, certes toute théorique, est devenue un lieu commun de la pensée autour de 1880 et informe non seulement le discours savant mais aussi le discours pédagogique¹¹. Toutefois, la langue, dira-t-on, a toujours appartenu aux sujets parlants, qui la transforment à leur gré depuis toujours même si la science ne s'en est pas avisée...Certes, mais il faut lire la constitution d'un discours sur la langue nouveau comme la manifestation d'une évolution des pratiques: la politique linguistique révolutionnaire, les progrès de la vie démocratique au siècle suivant — la naissance de l'opinion publique, la vie parlementaire, la création du français scolaire — contribuent à créer une nouvelle idée de la langue et du rapport à la langue.

10 Le livre de Pierre Encrevé et Michel Braudeau en fait partie, qui signale une autre origine du cliché, proche de Bergson, à savoir Proust, dans sa lettre à Mme Strauss de janvier 1908: « La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer, mais oui, madame Strauss ! Parce que son unité n'est faite que de contraires neutralisés, d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle. » Op.cit.p. 122. Le lieu commun circule aujourd'hui dans la littérature didactique: « Attention ! Purisme ! Notre langue vit, donc elle change », Renée Léon, *Enseigner la grammaire et le vocabulaire à l'école*, Hachette Education, 1998.

11 On la trouve par exemple dans les écrits de Ferdinand Brunot comme *L'enseignement de la langue, ce qu'il est, ce qu'il devrait être dans l'enseignement primaire*, Paris, A.Colin, 1909.

ESQUISSE DU SUJET PARLANT DEMOCRATIQUE

On pourrait naturellement citer Tocqueville qui décrit à merveille ce régime démocratique de la langue dans *La démocratie en Amérique* mais il n'est pas le seul à avoir thématiqué ce lien entre langue et démocratie dans l'expression de « langue démocratique »: les analyses linguistiques de la fin du XIX^e siècle-début XX^e — Michel Bréal ou Charles Bally — ou les analyses sociologiques — Gabriel de Tarde — vont dans le même sens. L'idée même de langue démocratique n'est pas totalement satisfaisante d'ailleurs, avons-nous précisé d'emblée: ce que ce corpus met en évidence c'est l'avènement d'un sujet parlant nouveau, qui se trouve dans une relation différente à sa langue. Si nous essayons de réunir quelques faits convergents, nous pouvons dessiner les traits du sujet parlant démocratique tel que nous le transmettent linguistes, sociolinguistes et philosophes au tournant des deux siècles derniers. Délinquance et créativité semblent les deux facettes principales de ce rapport à la langue. La délinquance linguistique est le résultat de l'affaiblissement des normes prescrites, mais cet affaiblissement libère également un dynamisme créateur qui permet le renouvellement constant de la langue.

Voyons le premier point: l'époque moderne voit la disparition d'une norme unique prescriptive: « comme il n'y a point d'arbitre commun, point de tribunal permanent qui puisse fixer définitivement le sens du mot, celui-ci reste dans une situation ambulatoire. »¹² Tel est donc le point de départ noté par tous: la langue cesse d'être référée à une norme transcendante, elle est livrée au flottement sémantique parce qu'elle est livrée à la volonté de la masse parlante. Plus rien ne vient fixer le sens des mots, on a perdu l'origine, explique Tocqueville (perte sensible dans la déformation phonétique et sémantique des mots, dans la réforme orthographique par exemple). L'ère démocratique de la langue est l'ère de l'incertitude des rapports forme-sens; tel est le résultat du déclin de la grammaire générale. Mais Tocqueville n'évoque pas seulement l'arbitrage logique: il suggère également la fin de l'arbitrage social, c'est même par là qu'il commence. Cela signifie que la hiérarchie des styles est abandonnée. Dans les siècles aristocratiques, écrit-il, la société est divisée en classes et chaque classe a son langage: « On rencontre alors dans le même idiome une langue de pauvres et une langue de riches, une langue de roturiers et une langue

12 Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, Livre II, chap. XVI, Paris, Robert Laffont, p. 473.

de nobles, une langue savante et une langue vulgaire »¹³. Or, en des temps démocratiques, toutes ces frontières disparaissent: « les règles que le style avaient créées sont presque détruites »¹⁴. Ces règles dites de hiérarchie de style correspondent à la tripartition relâché, moyen, élevé, tripartition qui s'est maintenue inchangée jusqu'au XVIII^e siècle. Le respect de cette hiérarchie est lié à la qualité rhétorique de « convenance ». Or, Tocqueville, comme Bréal¹⁵ après lui, soulignent le fait que la langue démocratique s'affranchit de la règle de convenance en pratiquant le mélange des styles.

Au-delà de la péremption du style comme valeur et de la perte du sens originel des mots, il faut insister sur le caractère créatif de la délinquance linguistique: on peut, toujours avec Tocqueville insister sur la disposition néologique, création de mots nouveaux, mais surtout créations de sens nouveaux, disparition des sens anciens. Mais ce que développe surtout la jeune linguistique de la fin du siècle, c'est la question de l'emprunt. Emprunt aux langues vivantes, à la langue ancienne, à une langue spéciale (d'un parti ou d'une profession), la langue démocratique est diversifiée parce que la complexité grandissante de la vie sociale impose une différenciation des langues mais la langue commune ne cesse d'emprunter à ses voisines (l'emprunt est autant endogène qu'exogène)¹⁶. Nous ne pouvons ici que signaler cet aspect mais il est déterminant pour la description du sujet parlant: pour Charles Bally, qui donne au fait son extension, explique par ce phénomène d'emprunt généralisé le caractère très volontaire de la langue moderne. Le locuteur, parce que sa langue est constamment renouvelée par l'apport de langues spéciales, est plus conscient de sa propre langue, est amené à la réfléchir davantage.

Ce rapide aperçu montre donc que l'affaiblissement de la norme prescrite trouve son corollaire immédiat dans l'importance accrue de l'innovation. Mais nous n'en sommes encore qu'à la surface des choses: les idées de mouvement perpétuel, d'accélération des changements, de créativité, deviennent des poncifs de la pensée linguistique au XIX^e siècle: c'est ce que nous avons souligné en signalant la métaphore vitaliste, ces

13 Ibid.

14 Ibid. p. 474.

15 Bréal défend cette idée dans *Quelques mots sur l'instruction publique* qui fait état de la misère linguistique moderne. Cf. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique*, Paris, Hachette, 1872 et Sophie STATIUS (Eds), *Le don de la parole*, INRP, Paris, 2004.

16 Sur l'emprunt, voir par exemple Antoine MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, « Comment les mots changent de sens », (1^{ed.} 1905-1906) Slatkine, Genève, Champion, Paris, 1982 et Charles Bally, *Le langage et la vie*, Genève, Atar, 1913, 3^{ème} éd. Refondue et augmentée, Genève, Droz, 1952, p. 103.

différents clichés étant en général réunis dans l'expression de « vie du langage et des langues ». Les intuitions de Tocqueville sont largement développées par la fin du siècle: la logique démocratique est celle du présent pur et de la valeur instrumentale donnée au langage, sans assise.

Mais allons plus avant: la notion de créativité — souvent invoquée depuis quand il s'agit de logique démocratique — n'épuise pas la question du rapport à la langue démocratique. Ce qu'il faut également mettre en évidence, c'est la puissante critique qui accompagne ce devenir démocratique de la langue. De sorte que la misologie semble aussi caractéristique du sentiment de la langue contemporain.

LA MISOLOGIE DEMOCRATIQUE

La misologie est une critique anti-moderne de la langue c'est-à-dire une attitude fondamentalement prise dans la modernité: Antoine Compagnon a montré ce caractère réversible de la posture anti-moderne¹⁷. En effet, ce qui suit de près le discours sur la créativité démocratique, c'est la critique violente du sujet parlant démocratique, parfois chez les mêmes auteurs, par le fait inclassables: Michel Bréal peut être considéré comme un réactionnaire ou comme un moderne, son éloge de l'intelligence démocratique va de pair avec un diagnostic très sévère porté sur l'incapacité linguistique du peuple; Charles Bally, fondamentalement moderne par son éloge de la vie du langage, s'inquiète de la simplification et de l'homogénéisation des grandes langues modernes...Le thème de la crise est facilement brocardé par certains intellectuels aujourd'hui: il réapparaît en effet régulièrement parce qu'il est consubstantiel au devenir démocratique de la langue¹⁸.

Quels sont les *topoi* de cette critique anti-moderne de la langue ? Trois axes de réflexion peuvent être extraits par simplification, dans un réquisitoire par ailleurs assez large et complet: la critique du langage commun opposé à la langue pure, le constat d'un écart caractéristique entre langue et pensée, la critique de ce qui est fondamentalement « social » dans le langage.

Le livre de Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou la Terre dans les Let-*

17 Dans *Les antimodernes*, de Joseph de Maistre à Roland Barthes, Paris, Gallimard, 2005.

18 C'est ce que thématise fort nettement BALLY dans *La crise du français* en montrant, avec appui sur Bergson, la vie même connaît des phases où l'élan vital se brise sur les écueils de la Tradition; cf. *La crise du français, notre langue maternelle à l'école* (Jean-Paul Bronckart, Jean-Louis Chiss et Christian Puech ed.), DROZ, Genève-Paris, 2004.

tres¹⁹, a trouvé ces derniers temps un regain de faveur²⁰, comme s'il permettait de penser notre modernité; en effet, le critique met en évidence une attitude moderne par excellence qui consiste à se méfier du langage et du pouvoir des mots. D'où une volonté de rupture avec le langage commun et notamment une haine du cliché que Paulhan nomme la Terreur: «L'on ne voulait rompre qu'avec un langage trop commun et voici que l'on est près de rompre avec tout le langage humain. Les anciens poètes recevaient de toutes parts proverbes, clichés et les sentiments communs. Ils accueillaient l'abondance et la rendaient autour d'eux»²¹; La Terreur s'oppose à ce que Paulhan nomme la « maintenance », définie comme le goût des mots et d'une manière générale l'intérêt pour la rhétorique. Les doctrinaires de la terreur sont Taine et Renan, les érudits Faguet et Schwob ou Lemaître, les grands inquisiteurs Brunetière et Gourmont, les poètes Breton et ses disciples... La liste pourrait être longue car la Terreur se confond avec ce que le XXe siècle a conçu comme la modernité littéraire tout entière. En effet, ce qui caractérise la Terreur c'est la séparation constituée entre la langue commune et une autre langue qui, dans les poétiques modernistes se définira comme la langue littéraire. L'alliance qui se noue entre littérature et langue, au XXe, se construit sur la rupture avec le langage ordinaire: telle est par exemple la thèse développée récemment par un livre important sur Céline²²: le style célinien ne serait pas du tout une forme de ralliement à la langue populaire et orale c'est-à-dire ordinaire mais, au contraire, la recherche d'une langue totalement étrangère au parler commun, proprement inacceptable: Céline est le grand terroriste de notre époque, qui incarne, avec son oeuvre, une ère de la littérature dite « moderne » en ce sens qu'elle est profondément misologue. Au principe de cette rupture, on trouve une sévère critique du langage commun qui justifie la passion proprement littéraire d'une langue inédite. La réflexion des années trente se concentre en effet sur l'analyse du langage démocratique. Valéry, notamment, se présente à l'esprit, dont toute la conception du langage est fondée sur « l'élimination systématique de ce qui

19 Première édition, 1936, réédition récente en Folio Essais, Gallimard, 1990.

20 Il est par exemple au principe du livre de Philippe Roussin sur Céline, *Misère de la littérature, terreur de l'histoire, Céline et la littérature contemporaine*, Gallimard, 2005; il est largement repris et commenté par Laurent Numez dans *Les écrivains contre l'écriture (1900-2000)*, Paris, Corti, 2006. Il était cité par William Marx dans *L'Adieu à la littérature, histoire d'une dévalorisation XVIIIe-XXe*, Paris, Minuit, 2005.

21 Op.cit. p. 43.

22 cf. le livre de Philippe Roussin, op.cit.

est parole»²³ et la recherche d'une langue pure. Il écrit par exemple dans les *Cahiers*: «l'élimination systématique de ce qui est parole est le point capital de ma philosophie» et cette impureté de langage est clairement expliquée: «la démocratie qui est une facilité et une familiarité générale; la presse qui est la promiscuité et la communauté des idées opérée par des moyens mécaniques — sont contraires au langage rigoureux.»²⁴

La misologie a, cela dit, des assises plus précises et consiste de manière plus exacte en la dénonciation d'un écart entre langue et pensée. D'après Paulhan, le philosophe de la misologie moderne, c'est Bergson. Dans les années trente, en tout cas, c'est lui qui semble inspirer le monde des Lettres, et principalement le Bergson de l'Essai qui installe une opposition radicale entre pensée et langage. La pensée est durée, le langage espace et pure extériorité. La traduction de la pensée en langage est une introduction forcée de l'espace dans la durée, de la quantité dans la qualité. La pensée est dénaturée pour s'accorder à la vie extérieure: le langage «écrase» la pensée. Le bergsonisme est donc, pour Paulhan, le philosophe de la misologie dans le sens où il impose l'idée que l'esprit se trouve à chaque instant opprimé par le langage et il impose la méthode qui consiste à toujours préférer l'idée au mot, à distinguer le signe et la chose. C'est grâce à Bergson que la Terreur est avant tout une idée du langage: un langage qu'on pense hypertrophié par rapport à l'idée, d'où la méfiance à l'égard du langage et à l'égard surtout du pouvoir du langage sur la pensée.

L'écart entre langue et pensée dans la langue commune est déjà une idée banale à la fin du XIXe siècle. Pour en circonscrire l'expression, on peut citer simplement l'essai de Ludovic Dugas sur le psittacisme, thème forgé pour rendre compte d'un écart fort répandu entre langue et pensée; l'auteur est relativement obscur mais son livre est un précipité de la pensée scientifique de l'époque: «est psittacisme tout langage qui ne s'accompagne pas de pensée, ou qui ne s'accorde pas avec la pensée, ou dont l'accord avec la pensée est fortuit, momentanément, est l'effet de la mémoire et non du jugement»²⁵. Ce qu'un tel thème a de nouveau, c'est que le psittacisme apparaît, non comme une perversion du langage, mais comme son mode de fonctionnement ordinaire, le psittacisme a des degrés divers: c'est un fait psychologique normal, non un défaut de la raison qu'il faudrait redresser. De fait, nombreux sont les auteurs, dans des disciplines diverses, contemporains de Dugas et successeurs qui soulignent le carac-

23 Paul Valéry, *Cahiers I*, "Langage", Paris, Gallimard, Pléiade, p. 395.

24 Ibid. p. 398.

25 Ludovic Dugas, *Le psittacisme et la pensée symbolique*, Paris, Alcan, 1896, p. 19.

tère approximatif du langage , c'est-à-dire le rapprochement aléatoire de la pensée et du langage (Ribot, Charcot, Ballet, Taine, Paulhan): à la charnière XIXe/XXe, cette idée fait figure de poncif et elle a été précisément analysée par la jeune linguistique (l'Essai de sémantique de Bréal, 1897), par exemple , analyse méthodiquement les cas de disjonction entre forme et sens et fait de l'inadéquation du langage à l'idée un mode de fonctionnement propre à l'intelligence démocratique²⁶; Victor Henry , dans les Antinomies linguistiques²⁷, consacre un chapitre entier à cette antinomie majeure qui consiste dans ces deux vérités que sont l'adéquation et l'inadéquation du langage à la pensée.) Plus précisément, les signes les plus évidents de cet écart sont régulièrement stigmatisés: il s'agit principalement des abstractions, des clichés et de la polysémie. Concentrons-nous sur le premier point. Le langage commun est notoirement approximatif, il use d'idées générales d'autant plus admises qu'elles sont vagues. L'analyse des idées générales selon Tocqueville explicite au mieux le phénomène. L'idée générale, en régime démocratique, cesse d'être le résultat d'une opération logique pour devenir un processus purement social: c'est une convention, un accord tacite, jamais explicité entre les membres du groupe. Dans la pensée empiriste classique, la pensée est essentiellement une opération d'abstraction, elle forge des idées générales et des idées abstraites. Elle compare, abstrait, c'est-à-dire isole des éléments communs à plusieurs idées individuelles, elle forme des classes, des genres et des espèces; et c'est le langage qui permet de fixer les collections d'idées simples que la pensée recueille. L'idée générale classique est une opération logique; l'idée générale démocratique est une idée vague, tout sauf le résultat d'une réflexion; elle est de l'ordre de l'impression générale: « ces mots abstraits qui remplissent les langues démocratiques, et dont on fait usage à tout propos sans les rattacher à aucun fait particulier, agrandissent et voilent

26 Bréal écrit par exemple dans l'Essai: « Un fait qui domine toute la matière, c'est que nos langues, par une nécessité dont on verra les raisons, sont condamnées à un perpétuel manque de proportion entre le mot et la chose. L'expression est tantôt trop large, tantôt trop étroite. Nous ne nous apercevons pas de ce manque de justesse, parce l'expression, pour celui qui parle, se proportionne d'elle-même à la chose, râce à l'ensemble des circonstances, grâce au lieu, au moment, à l'intention visible du discours, et parce que chez l'auditeur, qui est de moitié dans tout langage, l'attention, allant droit à la pensée, sans s'arrêter à la valeur littérale du mot, la restreint ou l'étend selon l'intention de celui qui parle ». BREAL, *Essai de sémantique, science des significations*, op.cit.p. 107. pour Bréal, l'intelligence du peuple supplée en permanence à cette disproportion entre le nom et la chose , si bien que l'inadéquation du langage à la pensée n'est pas une gêne. Dans un article plus ancien, Bréal explique que l'intelligence démocratique est elliptique: elle n'a pas besoin d'explicitation mais fonctionne à merveille par

27 Victor Henry, *Antinomies linguistiques*, Paris , Alcan, 1896.

la pensée; ils rendent l'expression plus rapide et l'idée moins nette.»²⁸ Le sens étymologique d'abstraction (extraction du général à partir du particulier) est clairement abandonné, le principe d'adéquation de la langue à la pensée abandonné. Dans le même ordre d'idée Jean Paulhan, dans *Les Fleurs de Tarbes*, fait de la haine des grands mots l'article majeur de la misologie contemporaine: « Sous quelle forme que se montre à nous la Terre, elle emble tenir à quelques idées simples, et qui se laissent aisément résumer. C'est d'abord qu'il est donné à certains mots — et peut-être à tous — d'exercer un singulier pouvoir sur l'esprit et le cœur des hommes, hors de leur sens. Les « grands mots », disait Péguy, ce sont les mots que nous ne comprenons pas. Georges Duhamel: ceux dont l'apparition éteint notre réflexion ou notre pensée. Jean-Richard Bloch: ceux qui sont privés de tout rapport avec les faits réels qu'ils devraient signifier. H.G.Wells observait dans le même sens que les seuls mots d'un discours qui nous émeuvent et nous invitent à agir sont ceux dont le sens nous demeure fermé, « comme les médecins, les magistrats et les pasteurs, ajoutait-il, l'ont bien remarqué » (...) Et tantôt le mot ne possède encore nulle signification précise ou cohérente. Peut-être n'y parviendra-t-il jamais. Son efficacité n'en est que plus grande, et sa séduction. Ainsi de démocratie, ou d'infini. »²⁹ Quand il analyse la nature de la compréhension démocratique, Valéry retrouve les mêmes intuitions. Pour lui en effet, tout n'est qu'accord passif et superficiel sur des malentendus: toujours la langue démocratique ne fait que passer (c'est le mouvement perpétuel de Tocqueville). D'où une compréhension qu'il appelle « transitive ». Il n'y a pas de signification des termes en soi, par conséquent pas d'accord possible sur le sens. Mais si on ne fait que passer, on peut s'entendre provisoirement. Le langage est provisionnel. Le monde moderne passe, il ne s'arrête pas. Il ne faut pas s'arrêter, écrit Valéry, sinon tout devient obscur; la compréhension n'est possible que transitoirement: « tout le monde s'entend sur les mots, ce qui ne veut pas dire que chacun s'entende, et puisse mettre sous les mots une pensée précise — mais ceci veut dire que l'échange est sans difficulté. Cette clarté est l'échange d'une obscurité consentie; c'est une convention. On convient que l'on s'entend, que ce qui est pour moi est pour toi, que ce que tu pourrais entendre sans broncher, je puis le penser en moi-même sans chercher plus avant à l'approfondir. »³⁰

D'une manière générale, ce qui rend insupportable le langage démo-

28 *La Démocratie en Amérique*, op.cit., p. 475.

29 Op.cit.p. 73.

30 *Cahiers*, op.cit, p. 417.

cratique, c'est son caractère moyen au sens statistique du terme. L'absence de « tribunal permanent », c'est-à-dire d'arbitrage logique (référence aux lois de la pensée) ou social (référence aux règles du goût) livre la norme au consensus. Toute correction est devenue une affaire de conformité à l'époque: il suffit que tout le monde s'entende. C'est le règne du cliché. Difficile de ne pas retrouver ici les analyses récentes d'un Alain Bentolila dont l'analyse du langage des jeunes s'arrête essentiellement à ce trait. Enfermés dans une communication de stricte connivence, les jeunes s'entendent sur des mots flous, au contenu informatif très restreint: ces baudruches sémantiques que sont les mots comme « bouffon » ou « grave » sont des mots de la communion: coupés de toute origine, ils n'ont de valeur que conventionnelle, parce que l'on s'accorde sur une idée vague d'autant plus admise qu'elle repose sur du malentendu.³¹

L'EXPERIENCE DEMOCRATIQUE OU LA CONSCIENCE CRITIQUE

La misologie moderne doit être comprise comme une des faces seulement d'une expérience démocratique de la langue marquée par l'hyperconscience critique. Modernité et anti-modernité s'échangent facilement, avons-nous posé: la misologie va de pair avec un intérêt passionné pour le langage ordinaire et ses défauts. Le cas de Paulhan l'illustre bien: celui-ci, au début de sa carrière, se voulait linguiste, il avait entamé des recherches sous la direction d'Antoine Meillet et de Lévy-Bruhl, il avait lancé une revue (*Le spectateur*) sur le langage où il s'agissait d'interroger la logique du langage courant. La misologie comme critique du langage démocratique est d'abord une vaste entreprise d'analyse du langage contemporain. Il y a donc plus continuité qu'opposition entre les adversaires et les apparents défenseurs de la langue ordinaire que sont devenus les linguistes. Tout le siècle est linguiste ou misologue: c'est une même attitude d'interrogation du langage courant en tant qu'il s'oppose à un langage « innocent ». Elargissons le point de vue: cette attitude n'est pas uniquement le fait des professionnels du langage. Il y a, inhérent au processus de démocratisation de la langue, développement d'une conscience métalinguistique particulièrement aiguë dans l'époque moderne. Cette idée germe dans la jeune linguistique des années trente mais l'invention du concept de « conscience métalinguistique » à cette époque ³² n'est pas par hasard

31 cf. Alain Bentolila, *Le verbe contre la barbarie*, op.cit.

32 Cf. Sophie Stadius « le rôle de la volonté dans la langue » dans Charles Bally (1865-1947). His-

le fruit d'une analyse de la langue contemporaine: la conscience linguistique est la qualité la plus nette du sujet parlant moderne. De sorte que l'expérience démocratique est loin de se résumer à une attitude purement instrumentale face à la langue. Ce n'est pas parce que la langue appartient aux sujets parlants et que l'usage est constamment le maître que les sujets parlants sont irréfléchis. Auteurs de leur propre langue, les sujets parlants démocratiques sont à même de critiquer, d'évaluer, de réinventer sa langue. Telle est également l'intuition des analystes du langage démocratique des années trente et un certain nombre de faits convergents aujourd'hui corroborent ces analyses; nous ne présenterons que très brièvement ces faits dans un ordre qui mette en évidence une généralisation de la posture réflexive à l'ère démocratique. Il s'agit d'abord d'évoquer la littérature démocratique comme littérature philologique, engagée dans l'analyse du langage démocratique; il s'agit ensuite de l'émergence et de la stabilité du thème métalinguistique dans les sciences du langage, il s'agit enfin de la réflexivité métalinguistique comme exigence scolaire moderne. Ces trois ordres de preuves permettent de penser l'âge démocratique comme un âge de l'hyperconscience linguistique.

Le sujet est connu: les antimodernes comme Flaubert se passionnent pour la parlure démocratique. Mais il faut aller plus loin comme le fait Philippe Dufour dans l'essai que nous avons cité : le roman de la fin du XIX^e et du début du XX^e est philologue; il devient le lieu d'une observation privilégiée de la parole démocratique³³.

Un autre ordre de faits va dans le même sens, qui intéresse cette fois l'ensemble de la masse parlante et pas seulement certains observateurs

toricité des débats linguistiques et didactiques, stylistique, Enonciation, crise du français, Jean-Louis Chiss (dir.), éditions Peeters, Louvain, Paris, 2006.

33 Le roman n'essaie pas d'inventer une autre langue, il se donne pour tâche de rendre visible et compréhensible le langage démocratique; il ne cesse de s'interroger sur la dérégulation de la langue et sur l'âge nouveau de la parole qui s'ouvre avec l'ère démocratique. La preuve la plus nette de cette philologie en acte, c'est le genre du roman lui-même, genre de la langue démocratique, qui aurait selon Philippe Dufour analysant le style romanesque trois caractéristiques: elle est disparate (le roman est le lieu des styles professionnels comme chez Balzac dont le style éclectique reproduit la cacophonie du social), elle est souvent empruntée (d'où par exemple l'usage perpétuel de la mention chez Balzac: « comme on disait alors », « pour se servir d'un mot à la mode ») et c'est une langue du consensus (la diversification laisse place petit à petit à l'uniformité, ce que craignait notamment Bally, nous y reviendrons). Cela n'est pas suffisant: il faut encore noter que le roman ne se contente pas de mimer la langue démocratique; il se fait réflexif, il intègre à son écriture une réflexion sur le langage, son écriture est une réflexion sur le langage. Un exemple seulement: une nouvelle poétique du dialogue se met en place. Le dialogue cesse d'être gouverné par un idéal mimétique, il en appelle à une réflexion sur les mots.

spécialisés. L'école, et tout spécialement l'école primaire, est le lieu d'une demande de réflexivité linguistique qui fait débat dans les milieux didactiques. On assiste très nettement, depuis les années 70, et avec une accélération récente à la mise en œuvre d'une volonté très intellectualiste de transformer les élèves en observateurs de la langue: la maîtrise de la langue ne semble devoir être acquise qu'au prix d'un travail hautement réflexif d'analyse du fonctionnement de la langue, loin d'un travail purement mécanique d'imitation.³⁴ Cette idée que la grammaire doit être enseignée comme une science et parce qu'on la considère comme un objet intéressant à étudier en soi — le transfert sur les activités langagières restant hautement problématique — est devenu un pont-aux-ânes de la réflexion linguistique depuis que cet enseignement emprunte ses méthodes à la linguistique, c'est-à-dire depuis les années soixante-dix en France. C'est le propre en effet des méthodes dites *renovées*, par opposition aux méthodes *traditionnelles* d'encourager une analyse des aspects formels — morphosyntaxiques -de la phrase à partie d'un corpus, sur le modèle scientifique. Ainsi, les principaux constituants de la phrase sont identifiés par les élèves à partir d'une série de manipulations syntagmatiques et paradigmatiques. Or, même si les méthodes strictement scientifiques ne sont pas rigoureusement appliquées — notamment parce qu'elles doivent être simplifiées pour être mises à la portée des élèves — il n'en reste pas moins que l'attitude métalinguistique est fortement valorisée malgré des recherches encore balbutiantes sur les capacités des élèves.³⁵ Différentes

34 La création de L'Observation réfléchie de la langue dans les programmes de 2002, en France, n'étant qu'un signe parmi d'autres d'une évolution de longue durée que les aléas politiques ne remettent pas fondamentalement en cause tant elle est vraisemblablement inscrite dans l'histoire sociale et intellectuelle. L'élève est, par exemple, tenu aujourd'hui de montrer un sens grammatical dès le cycle 2, selon les programmes récents qui cherchent à promouvoir une réelle curiosité pour la langue chez des enfants de 6-7 ans, tandis que des publications didactiques encouragent la formation d'une attitude de linguiste qui au lieu d'assimiler la norme officielle de la grammaire prescriptive, la discute, l'examine, la ridiculise au besoin et la reconstruit selon une démarche résolument scientifique.

35 cf. Helga Kircher-Hagedorn, Christine Othenin-Girard, Geneviève de Weck, *Le savoir grammatical des élèves*, Berne, Peter Lang, 1987. On lit par exemple dans les ouvrages à destination des enseignants: «L'observation réfléchie de la langue change le rapport de l'élève au savoir. La langue devient un objet d'observations, de manipulations, d'essais, de conclusions. L'enfant cherche à décrire le fonctionnement de la langue au lieu d'accepter la terminologie et la description de l'adulte. Observer, réfléchir, faire des hypothèses, les valider sont des outils scientifiques. Ils permettent à l'enfant de construire ses connaissances de manière active.» Cette attitude métalinguistique construite sur le modèle scientifique est également requise par l'enseignant lui-même qui ne peut enseigner la grammaire s'il n'a pas lui-même une conscience métalinguistique en constant éveil: «Cela implique, pour l'enseignant, d'effectuer un travail sur lui-même beaucoup plus que d'acquérir des connaissances nouvelles.

évolutions sont convergentes: promotion dans les programmes d'une réflexivité précoce, propositions didactiques en faveur de démarches expérimentales d'analyse de la langue avec des élèves de primaire, interrogation renouvelées sur le niveau de formation des enseignants permettant une réelle prise en charge personnelle de la réflexion sur la langue. Nous sommes à l'ère du « métalinguistique » depuis longtemps déjà (le thème est présent dans les discours scolaires depuis les années 70) et il est relativement indifférent que les programmes scolaires procèdent à tels ou tels ajustements concernant l'enseignement de la grammaire. Nombreux sont les signes de l'arrivée à maturité d'un état de l'institution linguistique marquée par deux faits concomitants propres à l'âge démocratique de la parole: d'une part, le rôle mineur joué par l'autorité sur l'usage linguistique, d'autre part le rôle actif de l'intelligence réfléchie des sujets parlants dans ce même usage.

Cette réflexivité accrue s'explique par l'absence de norme transcendante: les sujets parlants modernes sont les seuls régulateurs de la langue, ce d'autant, qu'à l'âge démocratique, aucune corporation de linguistes ou de grammairiens ne dicte la norme. Mais, il faut évoquer pour finir des analyses un peu plus précises qui vont dans le sens d'une définition du sujet parlant moderne comme sujet hyperconscient. C'est le thème de l'acquisition qui permet de mieux comprendre chez les linguistes des années trente le rapport à la langue propre aux sociétés démocratiques. En effet, le rôle du langage appris est de plus en plus grand dans les sociétés modernes (aux dépens de la simple transmission), ce qui signifie un contrôle plus réfléchi des sujets parlants sur leur propre langue.³⁶Tels sont à peu près les résultats de la différenciation technique entre « langue transmise » et « langue acquise » opérée par certains linguistes anciens: Victor

La démarche personnelle et l'état d'esprit sont ici en cause. Cette approche plus libre de la grammaire devrait être dictée par une analyse plus personnelle de l'objet d'étude (la langue) et de la démarche (expérimentale) Qu'est-ce qu'une langue ? Quelles sont les conditions de sa naissance et de son évolution ? ... Telles sont, par exemple, les questions que l'on doit obligatoirement se poser si l'on veut aborder l'étude grammaticale d'une manière plus lucide et plus réaliste. » Voilà que la lucidité linguistique doit même permettre de prendre ses distances par rapport à une vision strictement positiviste de la discipline: chacun doit assumer une réflexion personnelle sur la langue.

36 Démocratiques sont telles qu'il existe de plus en plus de langues spéciales correspondant à la fragmentation de la vie sociale. D'où l'apprentissage constant, pour une jeune personne d'aujourd'hui par exemple, de nouvelles langues, en plus de la langue maternelle. Un étudiant actuel est confronté aux langues étrangères, à la langue informatique, à la langue de sa discipline scientifique, à la langue politico-médiatique, à la langue du sport, etc... Ce poids accru de l'acquisition signifie que le lecteur moderne devient beaucoup plus conscient et beaucoup plus critique par rapport à sa propre langue

Henry, Antoine Meillet, Charles Bally³⁷. Ne retrouve-t-on pas des aperçus analogues dans le portrait par exemple des jeunes de banlieues fait par Pierre Encrevé dans son dernier livre³⁸? Celui-ci, opposé à l'alarmisme qui sévit dans les milieux enseignants, met en avant l'agilité linguistique des jeunes, obligés le plus souvent aujourd'hui de manier plusieurs langues en plus de leurs langues maternelles, acquisition qui les rend particulièrement aptes à jouer sur les mots (la langue des banlieues est une création perpétuelle sur le principe entre autres de l'emprunt)? De fait les analyses d'un Charles Bally sur l'âge démocratique comme âge de la conscience métalinguistique est lié à une réflexion sur l'emprunt. Meillet avait montré dans un article célèbre de 1905 intitulé « Comment les mots changent de sens », nous l'avons signalé en commençant, combien la langue commune était faite d'emprunt, en donnant à ce mot d'emprunt une définition large (passage d'une langue particulière à une autre langue particulière); il avait attribué à l'emprunt une cause générale d'ordre social: « la différenciation des éléments qui constituent les sociétés »³⁹. La reprise par Bally de ce sujet consiste à tirer de là des conséquences anthropologiques: l'homme moderne, dans son rapport à la langue est conscient et volontaire. Il développe cette idée régulièrement dans son oeuvre, en particulier dans l'article sur le langage transmis et le langage acquis, mais il parvient à des conclusions plus générales encore à la fin de ses recherches, dans *Linguistique générale et linguistique française*, en 1932. Il réaffirme avec force l'idée d'un accroissement de la réflexion et de la volonté dans les sociétés démocratiques liées à la part toujours plus grande de l'acquis: « Jamais l'homme n'a été absolument passif vis-à-vis du langage (...) En outre, plus la civilisation progresse et s'affine, plus la langue est soumise à la critique et aux changements réfléchis. Jadis, c'était l'affaire d'une petite élite intellectuelle et sociale; les écrivains, les académies ou la cour donnaient le ton. Aujourd'hui tout le monde s'en mêle, la langue correcte se démocratise; le prestige et l'autorité ne sont plus les seuls leviers de l'usage. Cette intervention toujours plus active de la pensée réfléchie donnent l'impression que les langues ne sont pas des produits entièrement « naturels », puisqu'elles présentent une foule de faits (mal étudiés il est

37 Cf. notamment l'article de Charles Bally, dans *Le langage et la vie* (op.cit) intitulé « langage transmis et langage acquis » où l'auteur reprend la distinction de Victor Henry (dans les *Antinomies linguistiques*) pour en donner une interprétation socio-historique: les langues modernes, dans les sociétés démocratiques, demandent un contrôle plus constant de la réflexion.

38 Cf; *Conversations sur la langue française*, op.cit.

39 Antoine Meillet, *Linguistique historique et générale*, op.cit.

vrai) où la volonté consciente imprime sa marque.»⁴⁰L'idée de volonté active présente dans l'époque moderne, pour obsolète qu'elle paraisse — par référence à une vieille psychologie des facultés — risque bien d'éclairer l'histoire.

La thèse volontariste de Charles Bally est déjà présente chez Tocqueville: l'affaiblissement de la norme prescrite mise en évidence par le philosophe trouve son corollaire immédiat dans l'importance accrue de l'innovation et la mise en jeu d'une intention plus consciente dans la langue. Intéressé par le langage, passionnément versé dans la chose linguistique, tel apparaît le sujet parlant démocratique, jusque dans sa haine de ce langage impur, purement social fabriqué par l'âge démocratique. Sur ces bases, il faut s'interroger sur la question de savoir dans quelle mesure les transformations contemporaines du rapport à la langue relevant de la logique démocratique ne sont pas éclairantes pour comprendre l'école ou plutôt si l'école n'est pas l'observatoire privilégié de cette logique démocratique. On sait que les problèmes majeurs rencontrés dans l'enseignement du français relèvent massivement du rapport à la norme: celle-ci est moins bafouée que discutée, négociée, reconstruite.

LE RAPPORT A LA LANGUE MODERNE

Dès lors, il serait peut-être possible de construire cet artefact: «le rapport à la langue moderne» en insistant sur le caractère historique et social de ce rapport. La composition secrète de notre expérience de la langue est certes étudiée aujourd'hui par différents courants disciplinaires mais l'historicisation du concept demeure insuffisante. Schématiquement, la notion de «rapport à» est convoitée par deux champs disciplinaires, l'un d'inspiration sociologique, l'autre d'inspiration littéraire. Le premier champ s'organise autour de l'héritage de Pierre Bourdieu: ses éléments de réflexion sont aujourd'hui très fonctionnels dans le domaine de l'éducation. Sur la question du langage, plus précisément, les analyses de la *Reproduction*, sur la «maîtrise symbolique» et «la maîtrise pratique» constituent aujourd'hui un *a priori* de la sociologie scolaire. Les critiques, cela dit, ont porté sur la faiblesse historique de l'analyse (le rapport à la culture et aux savoirs n'est pas le même en régime démocratique et sous l'ancien Régime, l'époque démocratique elle-même n'appelle pas le même type de rapport selon que prévaut l'éthique républicaine ou l'égalitarisme

40 Charles Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, 4^{ème} édition revue et corrigée, Editions Francke Berne, 1965, p. 366.

moderne...) mais elles ont porté aussi sur l'oubli de toute dimension subjective dans la production de ce rapport au savoir.⁴¹ La sociolinguistique de l'école insiste donc aujourd'hui sur la nécessité d'une approche internaliste qui s'intéresse aux mécanismes de production de l'intérêt et de la compréhension. Ainsi, le rapport à la langue, tel que le définit Elisabeth Bautier-Castaing comprend trois dimensions: la première, épistémique, relève d'une conception de la langue, les secondes, subjective et sociale, relèvent d'un rapport à soi et aux autres. Le modèle ainsi conçu présente l'intérêt d'une approche complexe du rapport à la langue, qui souligne l'activité du sujet dans la construction d'une expérience, mais celle-ci n'est absolument pas rapportée à des logiques sociales et historiques, comme si la façon de parler de chacun n'avait aucun rapport, là encore, avec l'égalitarisme démocratique qui façonne l'école et jusqu'à l'idée de soi, ou avec l'extinction de la culture lettrée, ou avec l'évolution des techniques de communication. Plus historicisée, la réflexion de Bernard Lahire⁴², s'appuie sur l'ethnologie — et sur le couple culture écrite/culture orale — pour interroger à nouveau l'opposition faite par Bourdieu et Passeron entre « maîtrise pratique » et « maîtrise symbolique », et l'ancrer davantage dans les pratiques et surtout dans une logique sociale globale. Les résultats de ces travaux sont désormais amplement vulgarisés: la socialisation scolaire requiert un rapport au langage spécifique de type réflexif-scriptural, opposé de manière idéaltypique à un rapport oral-pratique. Cette réflexivité est le produit de l'histoire, notamment l'histoire de la « forme scolaire » que Bernard Lahire étudie sur la longue durée, à partir de l'Ancien Régime, en mettant l'accent notamment sur l'importance de la règle dans la forme française scolaire. La diffusion d'un rapport plus réflexif au monde est un point capital du sujet. Non pas parce qu'il joue un rôle central dans les stratégies de domination culturelle, mais parce qu'elle est signalée depuis longtemps — depuis Paul Valéry, Musil et d'autres que nous avons cités, comme une donnée essentielle de la psyché européenne, liée à une certaine modernité. Il s'agit là d'un fait historique incontournable et les analyses socio-historiques de Bernard Lahire sont encore trop restreintes pour en tenir compte exactement. Il faut aller plus avant dans la boîte noire du rapport à la langue, en radicalisant cette

41 Lire par exemple le résumé de l'évolution conceptuelle en question dans Marie Duru-Bellat et Agnès Van Zanten, *Sociologie de l'école*, Paris, A.Colin, 1992.

42 Toute l'œuvre du sociologue sur l'école pourrait être citée mais on trouvera un résumé éclairant de ses travaux et un repentir historique intéressant dans le recueil d'articles récent: *La raison scolaire: école et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Presses universitaires de Rennes, 2008.

dimension politique et sociale qu'il esquisse. Les conceptualisations sociologiques ou socio-linguistiques du rapport à la langue échouent donc encore par crispation sur des rapports de classe qui ne sont pas eux-mêmes conçus comme des formations historiques.

Le second champ travaillant l'ordre du discours moderne en termes de rapport à la langue est d'inspiration littéraire. Le débat interne à la stylistique contemporaine peut notamment nous aider. La conceptualisation du style proposée par Jacques-Philippe Saint-Gérand⁴³ est notamment très stimulante: il s'agit de refuser toute approche techniciste, non philosophique du style (ce qu'il appelle sa « grammaticalisation ») au profit d'un rattachement aux sciences humaines. Dès lors, la notion de style procède de trois dimensions conjointes: la dimension épistémique, la dimension rhétorique et la dimension morale. Le premier plan d'analyse renvoie à une certaine *épistémè* linguistique: chaque écrivain, explique Saint-Gérand, partage les idées de son époque sur la langue (aujourd'hui, les notions d'*arbitraire*, de *motivation*, de *polyphonie* par exemple, constituent ce champ intellectuel de référence). Le deuxième plan envisagé par le stylisticien est celui, institutionnel, des modèles théoriques et pratiques qui prévalent en matière d'esthétique de la langue: il s'agit d'un système de discours et de formes transmis par la législation traditionnelle. Enfin, l'analyse du style devrait travailler, sur un troisième plan, éthique, à la reconstitution critique du sujet de l'écriture: il s'agit, non de psychologie, mais de responsabilité individuelle.

Que retirons-nous de ce modèle pour notre propos? D'abord, une méthode hautement synthétique, reposant sur une vision large du sens de la langue, très inspirée par l'anthropologie — notamment par Humboldt. Se trouve invoqués à la fois le terrain intellectuel, le terrain institutionnel, voire politique, le terrain subjectif, dans une modélisation qui inscrit pleinement son objet dans l'histoire. Dès lors, à la lumière de ce travail sur l'idée de style, il semble possible de revenir sur le concept de « rapport à la langue contemporain » pour montrer qu'il est travaillé par des déterminations historiques multiples réductibles à trois dimensions: épistémique, socio-institutionnelle et pratique. Sur le premier plan jouent donc les idées linguistiques d'une époque: l'écrivain décrit par Jacques-Philippe Saint-Gérand est naturellement une figure d'intellectuel, mais, pour penser le rapport démocratique à la langue, il faut élargir la question des « idées » au terrain mouvant des lieux communs non strictement ration-

43 Jacques-Philippe Saint-Gérand, *Morales du style*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1993.

nels ou scientifiques qui structurent la pensée des professionnels du langage comme celle des usagers ordinaires. En ce sens, quelques idées modernes viennent à l'esprit: la langue n'existe pas, il n'y a que des langues (la question de l'unité), on n'arrête pas la langue, elle vit (la question du changement), la langue s'appauvrit (question de la pureté)... Mais il nous semble plus précisément que le mélange doxique de raisons scientifiques et de croyances qui constitue l'a priori de notre époque est donné par « le vitalisme linguistique »: il s'agit là d'un ensemble de savoirs, de croyances et de préjugés aux connotations diverses, mais essentiellement politiques, qui forme l'essentiel de notre culture linguistique. Le fondement épistémologique est celui que nous avons décrit en termes de conception historico-sociale de la langue, mais l'idée métaphorique selon laquelle « la langue vit » est beaucoup plus intéressante qu'un pur concept: elle entraîne avec soi tout un ensemble de valeurs et de passions communes — pour utiliser un langage tocquevillien — qui restent à étudier. Ce vitalisme repose bien sur un socle scientifique très sérieux, élaboré sur la longue durée par les sciences du langage mais il court le siècle et se transforme en France au gré des modes philosophiques (darwinisme, bergsonisme et pragmatisme...) Sur le deuxième plan, socio-institutionnel, il s'agit de préciser la question du type de normativité qui structure notre rapport à la langue. Quel est le regard porté par les modernes sur les autorités linguistiques ? Nous sommes certes indisciplinés, indifférents aux normes, mais jusqu'à un certain point seulement. Il n'y a plus, certes, de tribunal permanent qui régit les transformations de la langue, mais notre pratique est-elle pour autant strictement autorégulée? Sans prétendre épuiser en quelques lignes la question des normes linguistiques actuelles, on peut dire que la tension entre fait et droit constitue le cœur du problème. Cela suppose l'analyse de questions plus précises: qu'est-ce qu'une faute ? Les écrivains constituent-ils des modèles ? Quelle est la force des dispositions légales prévues par l'état ? D'une manière générale, la façon moderne de penser le lien entre société et état, l'évolution de la conception de la loi, jouent sur notre perception de la politique linguistique, dans le sens d'un éloignement du politique. L'homme moderne a constitué l'éloignement du politique dans le sens où les dispositions légales comme les lois linguistiques n'ont pas de prise sur la pratique: elles existent à bonne distance comme des gesticulations assez vaines. La troisième composante de ce rapport à la langue contemporain relève enfin plus spécifiquement des logiques de l'agir: il s'agit de savoir à quelle langue concrète nous sommes exposés, d'envisager les moules pratiques de l'expérience. Il ne s'agit plus de « modèles » au sens où Saint-Gérard évoque les modèles pratiques

auxquels se réfèrent l'écrivain: la langue ordinaire n'obéit pas à une législation traditionnelle mais le statut des genres de discours inspirés par les nouvelles technologies, par exemple, est de nature esthétique. De fait, la linguistique du discours d'inspiration baktinienne a mis en évidence des formes standard d'interaction fabriquées par la pratique qui jouent un rôle analogue à celui des genres en littérature. Dans la perspective qui est la nôtre et qui consiste à saisir les logiques à l'œuvre dans la modernité, c'est l'esthétique cachée de ces formes modernes qu'il faut mettre au jour: un même geste expressif préside à l'évolution de ces standards, qui a partie liée avec le rapport au temps de l'homme moderne⁴⁴.

Cette esquisse du rapport à la langue contemporaine a naturellement valeur purement programmatique; bien des vérifications empiriques s'imposent. Mais, le risque d'une linguistique anthropologique paraît nécessaire à la compréhension des événements contradictoires et divers qui désorientent notre jugement: vitalité ou misère de la langue actuelle, élévation du niveau linguistique de la nation, péremption de l'idée de style, rapport à la norme.

*Le rapport
à la langue
contemporain*

225

Recebido em fevereiro de 2009 / Aceito em maio de 2009

44 La critique littéraire la plus récente le confirme, qui parle de la « matrice médiatique » à propos des formes littéraires modernes inspirées par le journalisme et ses principes d'écriture (périodicité, collectivité, rubricité, actualité): cf. Marie-Eve Thérénty, *La littérature au quotidien, poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 2007.